Document généré le 25 avr. 2024 00:53

24 images

D'ombre et de mystère
Nocturne indien d'Alain Corneau

Gilles Marsolais

Numéro 46, novembre–décembre 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24500ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1989). Compte rendu de [D'ombre et de mystère / *Nocturne indien* d'Alain Corneau]. *24 images*, (46), 80–80.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NOCTURNE INDIEN
D'ALAIN CORNEAU

Jean-Hugues Anglade. «Un héros en constant décalage par rapport à sa destinée.»

D'OMBRE ET DE MYSTÈRE

par Gilles Marsolais

Inspiré d'un roman d'Antonio Tabucchi, ce huitième film d'Alain Corneau tranche singulièrement sur sa production antérieure et il constitue une réussite exceptionnelle, dans la mesure où Alain Corneau a réussi à «filmer l'impossible à filmer»: l'Inde en mouvement perpétuel et l'expérience intérieure que chacun peut vivre à son contact. Mais il y est parvenu en évitant justement les pièges rattachés à un tel pari: le mysticisme post-hippie ou post-granola et les clichés touristiques des cartes postales.

Nocturne indien, comme le laisse entendre le personnage principal, c'est «l'histoire de quelqu'un qui s'est perdu en Inde et qui n'a pas l'intention de se laisser retrouver par son ami. En le cherchant, il se cherche lui-même». C'est donc l'histoire d'un être à la recherche de lui-même, au gré des lieux, des paysages et des rencontres, à travers un récit qui exploite avec finesse le thème du double. La preuve en est que, en se retrouvant, ces deux êtres n'ont soudain plus envie de se rencontrer... On aura compris que l'ami peut fort bien n'être qu'une projection de lui-même, l'objet et le lieu d'un dédoublement de personnalité passager, au cours duquel les rêves de l'enfance et le vécu quotidien s'interpellent, le temps de se retrouver, le temps d'une reprise en mains. Ce dont témoigne avec conviction le personnage incarné et recherché par Jean-Hugues Anglade qui mue indifféremment de lui-même à l'autre, de Rouxinol à Rossignol, de «l'oiseau de nuit» à Nightindale. Excellent Jean-Hugues Anglade qui est présent dans tous les plans, tout à fait plausible dans ce rôle d'un franco-portugais ou d'un Portugais francisé, à moins que ce ne soit l'inverse...

L'intelligence de ce film le situe quelque part entre Raoul Ruiz et Marguerite Duras. Ruiz, pour la qualité du récit sur le double à l'intérieur duquel on perd pied, un Ruiz qui serait assagi et tout à fait maître de ses effets; Duras, pour l'exploration de la bande sonore et du hors champ, une «Maggie» qui serait dépourvue de tout snobisme et de toute prétention.

En effet, le film nous convie d'une façon singulièrement efficace au mouvement perpétuel de l'Inde et à celui de son personnage principal, et, paradoxalement, il y parvient au moyen d'un langage visuel d'une sobriété exemplaire: des plans fixes, des éclairages à la recherche de l'ombre et de la demi-obscurité, et une échelle de cadrage réduite. Aussi, les décors sont comme plantés là, symboliques, annoncés par des cartons identifiant comme des cartes de visite des lieux, une plage ou généralement des hôtels, comme les signes d'autant de rencontres jalonnant le récit, sans plus.

Par ailleurs, depuis le temps qu'on en parle, on est ici en présence d'une excellente exploration du hors champ et du non-dit, par les références obsessionnelles au double à la fois absent et omniprésent. Comme le résume admirablement, en fin de parcours, la jeune Française (Clémentine Célarié) mal remise d'avoir photographié Calcutta: «En somme, c'est un film où tout est en dehors du cadre». Ce qui est donné à voir et à entendre renvoie de fait à autant de fausses pistes, de projets improbables et d'apparences trompeuses, à la mesure même de cette image de l'Inde véhiculée par le film, à la fois vraisemblable et tout à fait mythique: comme la lettre qui ne sera jamais envoyée, adressée à une destinataire inconnue et dont l'identité change à volonté selon les désirs de son auteur, comme cet étrange compagnon de voyage, un juif féru de l'art dravidien qui voyage en Inde sous une fausse identité afin, possiblement, d'assouvir une vengeance qu'il cultive depuis 45 ans, ou comme cet entretien capital avec le directeur de la Société théosophique qui, en évoquant le poète portugais Pessoa, met son interlocuteur sur la piste de «l'oiseau de nuit»...

La clef du film se trouve évidemment là, dans la pensée de Pessoa: nous avons deux vies, l'une qui renvoie aux rêves de l'enfance et l'autre, la vie que nous vivons quotidiennement. Tout le récit navigue ici entre ces deux rives parallèles, dans l'apparente impossibilité de les réconcilier, à l'image même du héros en constant décalage par rapport à sa destinée, comme le lui révèle le monstre-devin à l'occasion d'une halte routière.

À moins qu'il ne soit tout simplement à la recherche du personnage d'un roman ou d'un film qu'il serait en train d'échafauder... La finale préserve cette indispensable part d'ombre et de mystère qui donne au film tout son charme.■

NOCTURNE INDIEN
France, 1989. Ré.: Alain Corneau. Sc.: Alain Corneau, Louis Gardel, d'après le roman d'Antonio Tabucchi. Ph.: Yves Angelo. Mus.: Schubert, Cant de la Sibilla. Int.: Jean-Hugues Anglade, Clémentine Célarié, Otto Tausig. 110 minutes. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm.